

ÉCRITS LORRAINS

DU CÔTÉ DE CHEZ NOUS (1^{re} PARTIE)

Georges URIOT

Affectueusement,
je rends à ceux de chez nous
ce qu'ils m'ont prêté.

Mon enfance fut merveilleuse, si j'en juge après cinquante ans. Né au village, j'y ai vécu d'heureux jours, paysan et polisson comme les autres. L'école ne nous épargnait ni le travail, ni les soucis, car le Maître ne plaisantait pas sur la besogne, mais nous avions la sûre compensation des jeudis, des dimanches, des longues semaines de vacances, et nos jeux y trouvaient leur compte.

Le "Pays" (chez nous on dit "le pays" aussi souvent que le village, la rivière et les prés, les champs, la côte avec ses vignes, ses friches et ses bois), composait le domaine immense, varié, riche d'inconnu et de surprises, qui suffisait à notre besoin d'activité, à notre curiosité changeante, à une imagination toujours en quête d'aventures et d'inventions. Certes le Maître, les parents, les anciens, nous aidaient bien à "découvrir" le pays, son finage, ses trésors, mais nous l'avons aussi découvert nous-

mêmes, par nos moyens propres, à nos risques et périls. Cruelles et douces expériences! J'ai le souvenir de culottes déchirées, de sabots fendus, de mains et de mollets égratignés, de nez et de joues balafrés. Quand l'heure venait du retour au logis, je ne me sentais pas fier de mes exploits et ne gardais aucune illusion sur l'accueil qui m'attendait. Ma mère grondait:

- "I'n'écoute rien, c'"peut" gamin-là! I'finira par attraper du mal!" (peut: vilain, désagréable, méchant; au physique laid. On dit d'une personne qu'elle est peute).

J'échappais aux calottes, non aux reproches.

°
° °
°

Le village s'étend au bord de la Meuse, sur la rive droite, ramassé autour de sa vieille église romane et de sa maison commune. Il occupe le versant d'une large croupe à peine ondulée, qui pousse jusqu'à la rivière ses affleurements de roches calcaires. On va de la rue du Dessous aux rues du haut par quelques rues montantes et par des ruelles étroites et raides, encombrées de pierres et de "débarras". Aux grandes pluies l'eau y dévale en torrent, et nettoie et ravine le sol. La place jouxtant la rivière se trouve au croisement de deux routes: la route nationale, du Sud au Nord, de Neufchâteau à Vaucouleurs, la route départementale, de l'Ouest à l'Est, de Joinville à Toul. A l'école, nous récitons:

"La route nationale suit la vallée de la Meuse et met en communication le bassin de la Saône et du Rhône avec les Ardennes et les Pays-Bas. Le chemin de grande communication relie la région parisienne aux régions de Lorraine et d'Alsace."

LES RUES

De la place, partent les rues, pareilles aux doigts un peu écartés d'une main géante, - rue du Château, Grande rue, rue du Milieu, rue du Dessous, rue des Canes, - rues de village tracées sans souci d'alignement, irrégulières, mal entretenues, et, selon le temps, boueuses ou poussiéreuses. Elles se coulent entre les pâtés de maisons, y formant des culs-de-sac, des coins et des recoins, rasant de près les cours, les remises et les hangars, domaine rêvé pour nos jeux et nos fredaines d'enfants. Les fumiers y tenaient bonne place, dressés en tas énormes d'où montent des odeurs chaudes et violentes qui prennent à la gorge, piquent les narines et les yeux. Les poules y cherchaient leur vie, travaillant des pattes et du bec, grattant et picorant, fabriquant sans répit, une abondante litière grasse, hachée menu, qui gagnait la rue et où "la luire" (le purin) poussait ses filets noirs et fétides.

Les rues vivaient au rythme des saisons et des travaux champêtres.

Rues d'hiver, calmes et vides. Elles s'animaient seulement quand les chevaux et les vaches, en robe de saison, allaient boire aux fontaines, et que sortaient les moutons. Dès les premières gelées, gens et bêtes se cantonnaient dans la maison. Au bas des portes de grange ou d'écurie, sur le "larmier" des caves (le soupirail), on étendait de gros bourrelets de fumier chaud, qui arrêtaient le froid. C'était le moment des battages; "les mécaniques" (machines à battre) tournaient dans un vacarme assourdissant et les flocons légers des menues pailles voltigeaient jusque dans les rues.

La nuit tombait de bonne heure. Alors l'allumeur de réverbères plaçait avec parcimonie ses lampes de cuivre qui donnaient plus de fumée que de lumière. Quand le ciel était couvert, on n'y voyait rien à deux pas et pour se rendre à la veillée, les vieux, hésitants, s'armaient d'une lanterne à bougie, qu'ils balançaient doucement, jetant aux murs de larges clartés mouvantes où dansaient des ombres étranges.

Rues couvertes de neige; une nuit y suffisait. Au matin nos yeux éblouis contemplaient l'immense parure blanche, magnifique, sans une tache, sans un accro: vision splendide qui ne durait guère, les enfants et les hommes, les bêtes, parfois la pluie se chargeant de rompre le charme. Joies sans prix: batailles à coups de boules, portraits, bonshommes, constructions de haute fantaisie, et, quand la gelée prenait, glissades et traîneaux. Les rues en descente virent de rudes parties jusqu'à nuit close, des bousculades, des culbutés et des fronts et des nez tout en sang.

Les jeunes hommes, volontiers, faisaient des farces qu'on se racontait en riant. Ce soir-là, les conscrits veillaient dans la boutique de Ravier, le maréchal. Sur les dix heures, le Dédé dit:

-"Faut l'ver l'piquet et gagner son lit!"

La nuit était noire d'encre; on marchait dans une neige épaisse et grasse.

-"Si on faisait une farce! On va-t'i murer le père Minique?"

C'était un vieux bonhomme, original et ronchon, qui se montait pour un rien et qu'on aimait à taquiner. Il habitait en solitaire une pauvre baraque sans étage dont la façade donnait sur un bout de rue, contre la rivière. Les farceurs, munis de seaux et de pelles, descendirent chez le Minique. A cette heure-là, le vieux dormait de son premier somme. Ils bouclèrent, avec un solide fil de fer, le volet de l'unique fenêtre, puis pleins d'ardeur, sans un bruit, bâtirent devant les deux portes un large panneau de neige. D'avance, ils se réjouissaient, imaginant le réveil de l'homme.

Au matin, quand il ouvrit sa porte, le Minique n'en put croire ses yeux. Un mur de neige, compact et résistant, montait jusqu'au haut, ne laissant passer aucun jour. Il le tâta de ses deux mains pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, et voulut sortir par l'écurie: la neige en bouchait la porte. Le Minique n'en revenait pas. Il fut quérir sa pioche et sa pelle et attaqua vigoureusement la muraille qui, dès les premiers coups s'écroula. Délivrance! Dehors, la neige était enlevée sur une bonne largeur et des passées, partout, s'entrecroisaient. Le vieux comprit:

-"Ah! les propre'à rien! les mandrins! I's m'le paieront!"

Des voisins, derrière leur fenêtre, riaient.

L'histoire fit le tour du pays; les plaisanteries allèrent leur train. Le Minique ne connut jamais les farceurs. Il fut une semaine sans décolérer, et à chaque tombée de neige, il entra en méchante humeur. Son voisin, le Cadet, le taquinait un brin:

-"Ca n'va don'plus, Minique? Tu n'aimes plus la neige, à présent!"

Le vent finissait bien par tourner au Sud ou à l'Ouest, amenant le dégel. La température se relevait, le thermomètre montait au-dessus de zéro, et la débâcle commençait. Neige et glace fondaient vite; des toits dévalaient de grosses avalanches qui s'aplatissaient sur le sol avec fracas; aux chanlattes, des glaçons effilaient leur pointe à grosses gouttes brillantes comme du cristal fin, puis, tout d'un coup, se détachaient; l'eau coulait de partout, emplissait les "cassis" (caniveaux), s'amassait dans les creux, et les rues et les cours formaient des marécages immondes, mélanges d'eau et de purin, de neige et de terre, de fumier et de crotte. Bien chaussés dans leurs sabots couverts, aux fortes semelles garnies de cuir et de clous, les gens circulaient, le pied sec, pataugeant et se salissant, mais un lavage sous la pompe, un coup de noir ou de cirage, et les sabots luisaient aussi neufs que s'ils sortaient de la boutique.

Un bon quartier d'hiver passé!
Toujours autant de pris.

°
° °
°

Rues de printemps! En Lorraine, l'hiver se prolonge. Février est un mauvais mois, plein de traîtrise et de dureté, "le plus court et le moins courtois". Les jours allongent, le soleil gagne vers le haut du ciel et prend de la force, mais il faut traverser mars et ses giboulées, avant de sentir le printemps.

Les perce-neige poussent hardiment, hors de la terre encore froide, leurs clochettes blanches; les pointes des sureaux sont prêtes à débourrer et les marronniers impatients gonflent leurs gros bourgeons vernissés; ici et là, dans les coins chauds, l'herbe hasarde ses menues flèches vertes. Les moineaux sont transformés; ils n'ont plus cet aspect hérissé et maussade des jours d'hiver, quand ils se tiennent immobiles et silen-

cieux sur une branche dénudée ou entre les lames d'une persienne; les voici vifs et joyeux, le plumage lisse, l'oeil brillant; des bandes se forment, piaillantes, qui volettent, s'abattent sur les fumiers et se perchent sur le faîte des toits comme pour contempler le spectacle du renouveau. Des verdiers à coiffe jaune, des pinsons à jabot rouge, sont déjà revenus. Bientôt vont retentir les notes sonores et monotones du coucou. Signes prometteurs.

Les rues s'animent. La vie s'y répand à plein: gens et bêtes, avides d'espace, de soleil, de grand air. On débarrasse les portes de leurs garnitures de fumier et de paille; on les ouvre toutes grandes sur le printemps qui vient. Tous les vivants se tendent vers la lumière et la chaleur qui ragaillardissent; tous boivent l'air jeune et neuf, chargé de fines senteurs; tous entendent l'appel des champs. Le paysan, - le cultivateur de chez nous - porte au fond de soi l'impérieuse vocation; il est terrien de la tête aux pieds et jusqu'aux moelles. Certes, l'hiver lui procure des loisirs et des joies: longues nuits, car on se couche tôt, sauf aux soirs de veillée, et on se lève tard; stations au coin du feu, les pieds sur la "taque" (voir plus loin l'explication: description de l'âtre), en savourant une pipe; nourriture solide, abondante, agrémentée de quelques plantureuses mangeailles, quand on a tué le cochon ou quand viennent les fêtes traditionnelles. Chacun se refait, se remplume, prend de la graisse; il faut desserrer la ceinture parfois "rélargir" le gilet. Mais le paysan n'est pas fait pour cette existence casanière qui amollit et engourdit. Passé la Chandeleur, il regarde vers la campagne, il songe à la besogne prochaine. La terre l'attend, sa terre, par lui travaillée, soignée, mise en état, prête à donner des fruits toujours plus beaux, car l'espoir et l'illusion toujours bercent et soutiennent les hommes en leur effort créateur. Intérêt, appât du gain? Oui, sans doute, mais aussi attachement profond du cultivateur à son labeur passé, aux souvenirs vivants que la terre éveille, aux misères

et aux joies qu'elle dispense sans compter. J'entends certains propos: "Elle m'en a donné des maux; j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.- Cette année-là, quelle récolte! Deux chariots de gerbes à tout casser".

Il tarde au paysan de reprendre sa tâche essentielle: produire, tirer du champ vide et nu les plantes qui nourrissent, qui entretiennent la vie, richesses vraies, indispensables à l'humanité, et qui ne manqueront point tant qu'il y aura dans nos villages, pour tenir la charue et manier la faux, des paysans aux bras vigoureux, durs à la peine et vaillants à l'ouvrage.

Orgueil légitime, qui prend sens et valeur dans le travail même, quand l'homme jette sur le sillon bien labouré le fier coup d'oeil du bon ouvrier.

Attrait de l'aventure et du risque: c'est bien une aventure qui commence avec le printemps. Le langage des nôtres le dit: "une campagne nouvelle". Les phases en sont connues dans leur succession et leur déroulement, non les péripéties ni le succès final. Dans le jeu rigide des lois naturelles, que d'imprévu et d'accidents possibles! Voici les ennemis des récoltes, gros et petits, le sanglier et les sauvages, les insectes ravageurs, les microbes invisibles au redoutable travail, les maladies de toutes sortes. Voici les forces dévastatrices: le soleil qui brûle, les pluies interminables, les grandes eaux, l'ouragan, la grêle, le vent, la tempête. Quel inconnu enferme l'année qui se fait? Abondance ou disette? Chance ou malchance? Comme dans le jeu: le laboureur court le risque, car on ne tient la gerbe que quand elle est dans la grange, le pain que quand il est sur la table. Il court le risque avec confiance.

Appel de la terre qui touche le paysan en sa chair même. Besoin organique profond, inscrit aux creux des cellules; ses yeux ont besoin de la caresse franche, parfois brutale, des couleurs naturelles et vivantes: verts lourds et brillants

des herbes et des feuilles; bruns chauds et vibrants des terres fraîchement labourées; bleus et violets des côtes voilées de brume légère. Il a besoin de respirer l'odeur salubre qui monte de la terre et prend au nez, quand la charrue ouvre la première "roie" (la raie d'un champ, d'un sillon). Il a besoin de chasser la poussière des granges et de dilater ses poumons en aspirant à plein l'air jeune qui le fouette au visage, qui l'enveloppe, s'insinue sous la chemise, baigne sa forte poitrine d'une fraîcheur tonifiante.

La terre a pris le paysan en Maîtresse tyrannique, exigeante, qui sans cesse réclame des soins, des attentions, des sacrifices et qui souvent se donne, répond par des présents et des faveurs inestimables, mais souvent aussi se refuse et cruellement traite ceux qui l'aiment et la servent. Pourtant l'homme en est possédé; il vit en elle et pour elle; il ne peut s'en détacher. Vous comprenez alors la fidélité émouvante de ces vieux, cassés et cousus de "douleurs" qui gardent un bout de champ, bêchent, sèment, fauchent et ne s'arrêtent qu'au cercueil.

On apprête harnais et outils. La terre est bonne; le temps tourne au beau. Demain commenceront les semailles d'avoine, les travaux de la vigne et du jardin. Hommes et femmes, tous s'y mettent. Et par les rues en émoi, par les chemins de saison, par les sentiers caillouteux des vignes, l'armée des travailleurs, décidée et joyeuse, s'égaille et pousse jusqu'à la lisière des grands bois qui coiffent la Côte. Sur les champs en attente, affluent les ouvriers impatientes de travail avec les attelages puissants. Ils apportent les semences lourdes des germinations prochaines, les engrais chargés de sucs, et pour que s'accomplisse l'oeuvre de vie, ils se tournent confiants vers le soleil comme vers le Dieu généreux qui dispensera, au long des jours, la chaleur et la lumière.

Au village, ne restent plus que les vieux, les enfants appelés par l'école, les sédentaires: fonctionnaires et retraités. On descend du grenier les bancs fraîchement repeints en vert ou en bleu cru;

on les place aux bons endroits dans un coin chaud de soleil, d'où l'on peut surveiller la rue et les passants et les "couarages" (réunions de femmes qui s'assemblent soit l'après-midi, soit le soir, pour travailler) renaissent. Tricoteuses et couseuses s'assemblent à quatre ou cinq, dès l'après-midi; les doigts agiles mènent un train infatigable et les langues suivent, sans jamais ralentir. On parle de tous et de tout, de ce qu'on sait et de ce qu'on ne sait pas. Là se tricotent et se cousent les racontars, les inventions, les "on-dit" mystérieux, des bêtises ridicules et parfois des méchancetés perfides.

°
° °
°

Rues d'été. Je ne les revois point sous le ciel nuageux et bas des jours de pluie, mais sous le ciel rayonnant des jours de soleil. Les murs renvoient lumière et chaleur; l'air brûle comme à la gueule du four. C'est le temps des gros ouvrages qui se succèdent jusqu'à l'automne. La fenaison, la moisson des blés et des avoines, les regains, sans compter, de-ci de-là, les journées de charrue, de charroi, de battage, de rebêchage. La journée de labeur s'allonge et dans les moments de presse, elle aurait vingt-quatre heures qu'elle ne suffirait pas. Elle commence à la fine pointe de l'aube, avant l'angélus, et finit après la nuit tombée, car on travaille à la lanterne. "Ranger les bêtes", souper, donner un dernier coup d'oeil à l'écurie, il est passé dix heures quand on pense au sommeil. Et durant des semaines, les journées seront ainsi, sans même le repos du dimanche. L'ouvrage commande; il faut profiter du soleil; le temps a des caprices; les pluies peuvent venir, qui gâtent et perdent les récoltes. Les anciens en ont l'expérience; ils rappellent les années désastreuses où les foins partirent au fil de l'eau, où les blés germèrent dans la côte. Quand tout est en grange, c'est un rude soulagement.

Les rues connaissent la fièvre du travail. Allées et venues incessantes:

c'est le moment de récolter les biens que la terre et le soleil, aidant aux soins des hommes, ont lentement préparés. Le cultivateur y apporte la volonté ferme et l'ardeur, résolu à s'acharner, s'il le faut, contre la mauvaise chance. Il se hâte avec mesure car la Nature inflexiblement règle la marche des travaux et à vouloir aller trop vite, on perd sur la qualité. Matin et soir, les troupeaux gagnent les pâtures; les faucheurs partent avant l'aube et rentrent quand la chaleur donne, pour repartir ensuite; les femmes sous la "hâlette" (coiffure en toile légère que portaient les femmes pour se garantir contre le hâle) claire au bavolet flottant, portent la soupe, puis fanent ou moissonnent; les chariots vides roulent dans un fracas de planches et de ferrures et s'en reviennent à pleine charge, ventrus, gonflés, prêts à craquer; les vieux et les jeunes filles s'occupent des jardins, et, à la saison, ramassent les mirabelles jaunes, piquetées de rouge, dont la chair juteuse et sucrée a la douceur d'un miel délicatement parfumé; et les poules sont de la partie; la rue leur appartient; attirées par les graines qui tombent des voitures, par le crottin des chevaux, elles s'affairent, se bousculent, agitées, caquetantes, picorent à petits coups pressés et garnissent leur jabot sans jamais parvenir à se rassasier.

Et la rumeur des bêtes et des choses s'unit à la rumeur des hommes. Appels et commandements vigoureux, hue! et dia!, bouts de refrains chantonnés ou sifflés, claquements secs des fouets, carillon clair des sonnettes d'un troupeau, roulements sourds des chariots, piailllements aigus des moineaux, cela compose une étrange symphonie rustique que ponctuent, à intervalles réguliers, les coups de bronze frappés par l'horloge du clocher.

Les paysans accomplissent une étonnante prouesse. En quelques semaines, toute l'herbe des prairies qui couvrent la vallée, toutes les moissons qui couvrent les vastes "saisons", se trouvent ramenées au village et engrangées. Elles forment d'énormes "tesses" qui montent jusqu'à la faîtière et qui sentent bon (tesse: le tas de gerbes ou de foin, dans la grange.

La tesse de blé contient toutes les gerbes de blé, la tesse de foin tout le foin récolté). Tous les parfums des prés et des champs sont là; brûlés, affinés, exaspérés par la flamme du soleil, ils se pénètrent et se mêlent, composent un arôme puissant, tenace, capiteux, l'arôme du foin et des gerbes, que les granges jettent à grosses bouffées, dans les écuries et les cours, dans les rues, sur le village entier. Il coule, se chargeant des odeurs chaudes du bétail et des litières, des vapeurs du fumier, et donne cette forte senteur agreste, marque originale des villages, que seuls connaissent et aiment les terriens authentiques et qu'ils n'oublient jamais.

Doucement, insensiblement, dans les derniers frissons du soir, descend le grand silence nocturne. Les rues s'emplissent d'ombre et de calme. La fraîcheur, poussée par une brise fine, monte de la vallée. Un sommeil bienfaisant détend les corps fatigués, emporte les soucis, et, pour les tâches du lendemain répare les forcés et les courages.

°
° °
°

Rues d'automne. L'automne, parfois, fait une entrée brutale. On vit encore sous le coup des chaleurs de l'été; pas un nuage ne court dans le ciel bleu, et voici qu'un matin, du brouillard traîne sur la prairie, une abondante rosée charge les herbes; l'air est vif, quasi froid. Puis des "veilleuses" accrochent leur flamme rose violacée à la nappe verte des prés; des fils de la Vierge flottent et se détachent au moindre souffle d'air; le vent tourne au Nord; des chapelets d'hirondelles s'alignent sur les "chanlattes" et l'on découvre soudain que les feuillages sombres des bois sont nuancés d'or et de rouille. Ou bien le ciel se couvre; les pluies commencent et tiennent; le temps se refroidit: fini l'été.

Les rues gardent encore une belle animation, moins intense, moins éclatante que celle des jours radieux d'été. La besogne est lourde; il faut aller vite.

Les troupeaux passent la journée au pâturage, partant après la rosée du matin et rentrant quand le soleil baisse. Les gens se hâtent d'arracher les légumes: pommes de terre, "lisettes" (betteraves) et carottes, choux-navets et choux-raves; on pousse les semailles de seigle et de blé; on conduit quelques voitures de fumier; les traînaras achèvent de rentrer leur portion de bois, et avant que viennent les premières gelées, on fait les vendanges. Chariots et tombereaux n'ont point d'arrêt, revenant avec leur pleine charge de sacs ou de racines, ou ramenant les "ballons" ventrus, lourds de raisins mûrs qui s'écrasent déjà et laissent échapper une pulpe vineuse. Les hottes descendent des vergers la cueillette de pommes ou de noix. Les charrues passent dans un vrai tintamarre de chaînes et de grelots. Tous les gens valides partent aux champs pour les derniers labeurs qui assurent les récoltes dernières et déjà préparent les récoltes prochaines. Les enfants eux-mêmes aident au ramassage.

Pourtant les "courageux" ne veulent pas mourir. A l'abri du vent, ils profitent du soleil d'arrière-saison, à la bonne chaleur, douce, moelleuse, pénétrante.

Quand l'automne est pluvieux et froid, les paysans connaissent la grande misère. Les travaux traînent de semaine en semaine. On profite des moindres accalmies pour aller aux légumes ou aux semailles. Le sol est gorgé d'eau, les brodequins y enfoncent jusqu'à la tige; d'énormes "bottes" gluantes alourdissent la marche; l'onglée mord les doigts, et quand l'averse reprend, drue et cinglante, on rentre trempé, crotté, sous le grand parapluie de cotonnade bleue. Il faudra recommencer demain.

En Lorraine, la Toussaint marque la fin des beaux jours; l'hiver a des caprices prématurés. Les rues commencent un cycle nouveau.

Elles prennent la physionomie que leur impriment les saisons et les travaux. En semaine, comme les gens, elles ont un air négligé et ne paient pas de mine:

terre des champs, débris de paille et de foin, de fumier, bouses, crottins et crottes, s'y mêlent à qui mieux mieux. Le purin gagne les "cassis". Des voitures, des charrues, des tas de bois ou de sable, encombrant les à-côtés. C'est à peine si, le dimanche, on songe à un brin de toilette. La Grande rue, route nationale, est favorisée; elle reçoit, chaque samedi, les soins un peu rudes du cantonnier, mais les rues communales gardent leur boue et leur débraillé.

Il faut les grandes fêtes, Pâques, Fête-Dieu, fête patronale du 15 août, Toussaint, pour que les rues s'endimanchent. Les gens font merveille, arrosant, rabotant, balayant, prodiguant les seaux d'eau, retroussant les fumiers, débarrassant traîneries et "hassots" (les vieilleries hors d'usage ou presque. Un vieux seau, un vieux chapeau, sont des hassots). La Fête-Dieu était jour de magnificence. Sur le parcours de la procession allant au reposoir, on répandait devant les maisons, des herbes et des fleurs champêtres; aux fenêtres, les ménagères disposaient leurs plus beaux "bouquets": géraniums, cinéraires, jacinthes, hautes "pyramides"; contre les murs, des branchages se dressaient, et les enfants, "jeteurs de fleurs", lançant à pleines poignées les pétales aux tons chauds, encore tout chargés de parfums, transformaient les chemins rustiques en des chemins de Paradis, attendant le passage de Dieu.

o

o o

o

Plaisirs et joies de la rue: les images, les souvenirs émouvants, gardent leur force et leur fraîcheur.

Quand les parents nous libéraient, le jeudi, nous étions vite au jeu. Mon conscrit, le Louis, était mon fidèle camarade. D'interminables parties s'engageaient; nous jouions à la cachette, au gendarme et aux voleurs, à la petite guerre, aux "chiques" (les billes). La cachette et les chiques avaient nos préférences.

On se cachait dans les cours, sous les remises, derrière les voitures et, quand on le pouvait, dans les granges. Les granges recelaient des cachettes innombrables avec leurs greniers, leur "château" (grenier situé sous le toit de la grange, où l'on entasse les bottes de paille), leur "mécanique", leurs "tesses" énormes. Mais parfois que d'émotions! Un jour, le Louis monte sur notre grenier et avise les bottes de paille entassées jusqu'au toit. Fameuse cachette! Le voilà sur le tas, se coulant entre deux rangs de bottes. Rêve-t-il? La paille cède; il descend d'un coup jusqu'au plancher, englouti dans un profond trou noir. Effrayé, il jette des appels déchirants: "Au secours! Au secours!" On dut quérir de l'aide et enlever les bottes de paille afin de délivrer le captif qui sortit de son trou, en larmes et un peu capon. Quelquefois, nous menions un tel vacarme que la patronne survenait et nous chassait:

"Voulez-vous bien vous sauver, maudits gamins! I's mettent tout à l'envers, les polissons!"

Les "chiques" avaient leur saison. On y jouait "sur l'Eglise", du côté Nord, le côté Sud, tourné vers l'école, étant sous le regard du Maître qui n'aimait point les excès de jeu, fort nuisibles à la besogne scolaire. Je revois souvent le pilier contre lequel nous "ébuttions" (ébutter: dans le jeu de billes: lancer la bille vers un but déterminé. Le joueur dont la bille est le plus près de ce but joue le premier). On menait des parties acharnées qui duraient jusqu'à la nuit. Passion funeste! Certains y perdaient tout leur avoir; on les "pannait" une fois, deux fois, trois fois dans la même séance. Et chaque fois, s'ils avaient quelques sous, ils achetaient un lot de chiques, à douze pour un sou, ou bien, ils empruntaient, promettant de rendre dès le lendemain, avant l'école. Promesse d'honneur, rarement violée.

Nous galopions par les rues, à grands claquements de sabots, pistant les chiens, épouvantant la volaille, et

pour aller plus vite, il nous arrivait d'ôter nos sabots, malgré la défense maternelle, et de courir en chaussons. Les semelles de ficelles, cousues avec tant de soin, se trouvaient à rude épreuve sur les cailloux, dans les crottins et dans les bouses. Le soir, quand je me déshabillais au coin du feu, sans souffler mot, ma mère m'interpellait:

"Montre voir tes chaussons!", puis, les ayant examinés:

"I's sont dans un bel état! des chaussons quasi neufs! Je ne t'en f'rai p'us des autres! Il en userait autant qu'un évêque en bénirait, c'gamin-là!"

Je m'esquivais sans répliquer.

°
° °
°

Des spectacles étranges venaient rompre le traintrain de la vie quotidienne, nous apportant des visions et des émotions neuves. Quoi d'étonnant? Mon village n'est pas un trou perdu: deux grandes routes s'y croisent; un chemin de fer le rattache aux grandes lignes qui mènent à Paris. Il y a cinquante ans, les images du vaste monde et ses rumeurs y pénétraient, étonnantes, voire prodigieuses, pour nos âmes d'enfants.

C'étaient les passages périodiques d'ambulants, de gagne-petit, qui s'ingéniaient à tirer de leur commerce ou de leur habileté, juste de quoi vivoter. Chaque semaine, il y avait la tournée de Malanvoy, le cosson, du père Baise, le marchand de chiffons et de peaux, - du Baouze, le boucher. A chaque saison apparaissaient Gousselot, le châtreur, -Blaise, repasseur et coutelier, -le père Grandjouan, marchand de faïence, et le rétameur que nous appelions le ratamounia, le marchand de paniers, les ramoneurs, le marchand d'allumettes. Puis, capricieusement, la Paysanne des Vosges, avec ses onguents, et des bazars et des

colporteurs, dont nous ne savions pas les noms.

Certains, parmi ces étrangers, avaient la faveur des enfants. Ainsi Gousselot, le châtreur. C'était un gars trapu dont la face violacée se barrait d'une forte moustache rousse; il portait une longue blouse bleue et tenait en main un superbe bâton d'épine, rouge, garni d'une poignée de cuir où des clous à tête de cuivre luisaient pareils à des clous d'or. Gousselot s'annonçait de loin par un appel clair et sonore, aux modulations régulières, qu'il tirait d'un instrument bizarre, assemblage de petits tuyaux métalliques, d'inégale longueur; il le promenait devant sa bouche, à hauteur des lèvres, et soufflait.

"Tiens, v'là l'châtreur". Si les gens avaient quelque bête à "couper", ils l'appelaient:

"Entrez voir un peu! On a besoin de vot'ministère; y a des p'tits cochons!"

L'opération ne traînait pas. Mon père pompait un seau d'eau où l'on versait un peu "d'acide phénique". Gousselot retroussait ses manches, préparait une aiguillée de ficelle qu'il plaçait entre ses dents. Mon père empoignait l'un des cochons et le couchait sur le flanc, dans l'allée de l'écurie, pattes et tête immobilisées. L'animal essayait de se débattre et hurlait à s'étrangler. Déjà, Gousselot travaillait: une incision bien nette, assez profonde; le châtreur cherchait et saisissait le "maquijon", lui imprimait quelques mouvements de torsion, tranchait le fil, recousait la plaie et la baignait d'eau phéniquée. - "Et d'un côté; à l'autre!" - Le patient poussait des cris aigus, désespérés, qu'on entendait dans tout le pays. On le rentrait dans son "bogis" (réduit où l'on met les cochons). - "Au suivant de ces Messieurs!" lançait Gousselot en plaisantant.

Pendant l'opération, le commis enlevait le fumier, étendait une belle litière fraîche, et les jours d'après, chaque

fois qu'on passait près du "bogis" on obligeait les bêtes infortunées à se lever et à marcher un peu. -"Ça active la guérison" disait mon père.

Gousselot entraît boire un verre et maman le payait. Un jour, je m'enhardis:

"Comment qu'elle s'appelle, vot'musique, Mossieu Gousselot?"

"Une flûte de Pan".

"En quoi qu'elle est?"

"En argent"

"Elle doit coûter cher. Vous voulez t'i en jouer?"

Et Gousselot, brave homme, fit chanter la flûte de Pan.

°
° °
°

La Paysanne des Vosges s'installait sur la place, dans une voiture fastueuse, aux cuivres éclatants, aux peintures vives, où dominaient le rouge et le bleu, soutachées de filets d'or. A l'arrière, une caisse énorme, profonde, enfermait la marchandise, pour nous, des trésors; à l'avant, un siège large, spacieux, où se faisait l'étalage. Là se tenait la Paysanne lançant son boniment. Et par-dessus, bombé, éclatant, somptueux, plus rouge qu'un coquelicot des champs, un gigantesque parasol, frangé de rouge, formait un dôme magnifique qui donnait à la scène un air de grandeur. La Paysanne des Vosges, ample de sa personne, bien ajustée dans sa robe noire, grave et loquace, vantait son produit, "un onguent sans pareil pour les plaies, engelures, brûlures, crevasses, dartres, boutons, etc...etc... La boîte, quarante sous, deux francs". On connaissait depuis longtemps la Paysanne et son onguent que les gens appréciaient; la vente était assurée et nous en profitions car, avec chaque boîte, l'acheteur recevait en prime un jeton de cuivre doré, imitation grossière d'une pièce de deux francs, dont nous héritions et que nous serrions précieusement dans la poche.

Il me souvient d'une aventure plaisante. La Paysanne était absente, son cocher, qui ne manquait pas de bagoût, ouvrit la séance. Il posa devant lui, avec grande précaution, un coffret noir assez volumineux:

-"Approchez, Mesdames, Messieurs, approchez! Ce coffret contient un animal extraordinaire, un animal unique, le caméléon blanc."

Nous ouvrions des yeux tout ronds, impatients de voir l'animal fameux. L'autre poursuivait:

-"Vous allez voir cet animal féroce et sanguinaire, qui va la nuit dans les cimetières, où il déterre les morts pour les manger vivants. Oui, Mesdames, Messieurs!"

Et facétieux, débridé, grisé par son propre caquet, le gaillard s'en donnait à pleine fantaisie, intarissable en ses extravagances. Les gens riaient et se lançaient des coups d'oeil entendus. Le Simiand disait:

-"Qué tapette! bon Dieu, qué tapette! Celle qui l'i a coupé le filet n'a pas perdu son temps!"

Mais apparut la Paysanne qui prit aussitôt la place du bavard et la vente commença. Chacun comprit alors que le malin cocher avait amusé l'assistance jusqu'au retour de sa patronne.

Et oncques ne vîmes le caméléon blanc.

°
° °
°

Chaque année amenait ses surprises: passage de troupes au cours de manoeuvres; apparition de montreurs d'ours, de chameaux, de singes, passage d'un troupeau de chevaux arabes; passage d'un cirque ou d'une ménagerie dont

les voitures enfermaient des mystères; passage des forains allant aux fêtes des environs. On accourait devant les portes, sur le bord du "cassis", pour assister au défilé comme à une revue de quatorze juillet. Les plus hardis se renseignaient, puis déclaraient l'air important: -"C'est le cirque suisse. I's vont un jour à Vaucouleurs, et après, i's iront à Toul." Nous eûmes la chance d'admirer deux éléphants massifs et placides, qui, en un rien de temps, mirent à sec l'abreuvoir de la place, et une girafe démesurée qui happait au passage des bouts de branches et des touffes d'herbe. Nous faisons un peu de chemin en courant autour des voitures et, durant des jours, le souvenir des merveilles aperçues nous obsédait, déchaînant notre imagination et notre désir d'inconnu.

Parfois, sur la place, campait une ménagerie ou une troupe d'acrobates. La représentation était annoncée à grand renfort de tambour, avec l'invite habituelle: -"A sept heures, ce soir, l'honneur de votre présence!"

Pauvres spectacles, si j'en juge aujourd'hui: la ménagerie comptait quatre ou cinq pensionnaires fatigués, généralement un ou deux lions, une panthère, un loup, une hyène, un boa; les acrobates, en maillots défraîchis, n'offraient que de l'ordinaire. Mais pour nous, enfants naïfs, les animaux féroces gardaient leur majesté sauvage et les acrobates, le prestige éclatant du cirque.

Des théâtres ambulants venaient, les Petitdemange, les Lamberty, qui faisaient salle comble. Nous vîmes jouer des drames patriotiques: "Marceau", "Le Forgeron de Châteaudun", des comédies d'auteurs sans lustre. D'une année à l'autre, nous attendions la venue des comédiens, et d'avance, nous en réjouissions. Du vrai théâtre, avec une scène, des décors, des coulisses, des acteurs en costumes. Les délicats diraient: pauvres décors, pauvres costumes, usagés, fatigués, rapiécés. Nos yeux d'enfants, pleins d'illusion, leur dispensaient splendeur et beauté. Souvent le spectacle nous émouvait jus-

qu'aux larmes et plus d'un galopin du village caressa ce rêve insensé: partir avec les comédiens, à travers le monde, pour mener une vie d'aventures merveilleuses, se griser de succès, d'applaudissements, de gloire.

°
° °
°

Village et rues n'échappent pas au changement. Sans doute, le décor reste-t-il pareil en ses lignes principales, mais des parties en sont enlevées, d'autres, transformées, d'autres, ajoutées. Les acteurs changent, s'ils continuent à jouer les mêmes scènes, à accomplir les mêmes travaux. Les anciens s'en vont, emportant leurs idées, leurs habitudes, leurs traditions. Les jeunes sont dans le mouvement, dans le progrès, comme ils disent, férus de nouveauté: machines et techniques; il faut marcher avec son temps. La vie du vaste monde submerge et absorbe la vie propre du village qui tend à perdre son originalité, à devenir pareil à tous les autres villages. La bicyclette, l'auto, furent des outils de bouleversement.

Constatons: le rétameur, le coutelier, le marchand d'allumettes, les marchands de faïence, les colporteurs, les ramoneurs, la Paysanne des Vosges, les bazars, ont disparu depuis longtemps. Depuis longtemps, on ne voit plus ni ménageries, ni acrobates, ni théâtres ambulants, et quand un cirque traverse le pays, c'est à vive allure, moteurs ronflants. On va sortir qu'il est déjà loin.

Les autos firent une révolution. La Grande rue, en temps ordinaire, voit passer chaque jour des centaines d'autos; autos de tourisme, de course, autocars, camionnettes et camions. Le code de la route dit exactement les droits respectifs des usagers et leurs devoirs. Et c'en est fini des aises et des négligences paysannes. Autrefois, les volailles

s'égaillaient librement dans les rues; les troupeaux tenaient toute la largeur du chemin; les chevaux pacifiques et tranquilles allaient seuls à l'abreuvoir, la "longe" sur le cou; les attelages stationnaient devant les cafés où les conducteurs buvaient la chope, et les charretiers souvent abandonnaient leur voiture, tant les chevaux étaient bien dressés; des chariots encombraient les à-côtés des rues. Il arrivait que le cantonnier ou les gendarmes fissent des observations et des menaces; mais les choses s'arrangeaient sans casse: les coupables promettaient de ne plus recommencer et, à la première occasion, recommençaient.

On dut compter avec les autos et les chauffeurs. Volailles, gros bétail, gens, et aussi automobilistes, payèrent leur tribut sanglant aux progrès mécaniques et à l'ordre nouveau. Que de protestations et de menaces quand une poule ou un veau étaient écrasés! Que d'indignation et de colère en cas d'accident mortel. A qui la faute? Au chauffeur grisé de vitesse ou au cultivateur insouciant dont la basse-cour ou le troupeau divaguait dans la rue? Haines, violences, procès, condamnations: on connut des drames véritables. Mais la loi et le bon sens eurent le dernier mot. Chacun ses droits, ni trop, ni trop peu; respectons le code et réprimons nos propres abus. Certains cultivateurs de chez nous ont une auto; le boucher, le boulanger, le bourrelier, le laitier, le marchand de vins, ont une camionnette. Aujourd'hui, les poules demeurent dans l'écurie ou la basse-cour; les vaches sont conduites et tiennent leur droite; les voitures et les harnais occupent leur place dans les granges ou les hangars, et les autos modèrent leur vitesse, avertissent comme il se doit et ralentissent à la moindre alerte. Chacun y a mis du sien, mais il y eut de rudes frictions.

Les routes, dans la traversée du village, sont goudronnées, unies, soignées. On a élargi la Grande Rue au tournant

de la place, en démolissant la maison du coin, qui bouchait la vue. Près de l'église, les baraques de l'Emile, basses et délabrées, ont disparu. Les autres rues sont telles que jadis.

L'oncle François, homme d'expérience et de belle sagesse, volontiers faisait réflexion:

- "Les savants avec leurs inventions, leurs mécaniques, ont bouleversé notre pauvre existence. Si les vieux d'avant moi revenaient, ils ne s'y reconnaîtraient plus. A mon âge, j'ose à peine traverser la rue; j'ai toujours peur d'être culbuté. Mais les savants ne changeront pas le cours des choses. Il faut le printemps pour que les plantes poussent et l'été pour que les blés mûrissent. A l'appel du coucou, tout le monde, les hommes

et les bêtes, se tourne vers les champs et quand les hirondelles s'en vont, tout le monde tire vers les maisons. C'est réglé. Impossible, quand la fenaison est en grange, d'enlever la bonne odeur du foin, qui se mêle aux odeurs de l'écurie et des fumiers; impossible, quand la campagne bat son plein, d'avoir des rues sans terre, sans paille ni foin, sans crottin ni bouse; ce ne serait pas des rues de village. Et dans notre pays où les maisons sont l'une sur l'autre, impossible de ne pas avoir les fumiers devant les maisons. Un village ne doit pas prendre des airs de ville."

Ainsi parlait l'oncle François.

°
° °
°

A SUIVRE...

